

c'est dans ses romans que, pendant longtemps, les Russes ont appris le français ! »

On ne sait généralement pas que Paul de Kock a fait des vers. On les trouve en deux volumes assez rares, *Contes en vers* et *La Bulle de savon*.

R. DE BURY.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Depuis quelque temps nos politiques du Parlement, et des gazettes, principalement ceux de l'extrême gauche et de l'extrême droite, sont atteints de pudibonderie et de puritanisme aigus. Certains socialistes révolutionnaires, alliés aux pires réactionnaires cléricaux ne cessent de dénoncer et de flétrir en un langage d'une grossièreté poissarde les œuvres d'art capables d'induire en tentations luxurieuses, disons plutôt en concupisces la virginité de l'éternel M. Tartufe. Rappelez-vous la campagne menée l'an dernier par les jacobins sociaux et les pharisiens cagots (les extrêmes se touchent!) contre votre serviteur, à propos de son roman *Escal Vigor*; campagne qui eut pour conséquence d'amener l'auteur du livre incriminé devant une cour d'assises de province. Heureusement le jury brugeois chargé de protéger la « morale publique » désappointa les cafards des deux bords qui avaient escompté son ignorance et sa timidité, et, refusant de perpétrer un acte de vandalisme et de jésuitique intolérance, il acquitta bravement l'écrivain que les félicitations et les protestations de tous ses pairs avaient déjà vengé, il est vrai, du venin de Basile et des ordures du père Duchêne.

Toutefois, il faut croire que la leçon n'a pas profité à ces vertuolâtres, car ne voilà-t-il pas qu'ils cherchent noise à l'un de nos plus remarquables sculpteurs, M. Jef Lambeaux, dont le talent s'imposa récemment encore à l'Exposition universelle de Paris.

La ville de Bruxelles a commandé à M. Lambeaux un groupe intitulé la *Folle Chanson* et représentant une sorte de bacchante lutinant un satyre. Or, il y a un mois, l'artiste exposa le plâtre provisoire de ce groupe, dans le square où devra s'élever l'œuvre définitive, histoire de juger de l'effet qu'elle y produira, et de voir s'il n'y aurait pas lieu de retoucher quelque détail de la composition. A peine cette épreuve eut-elle été exposée qu'elle déclencha un *tolle* formidable dans certaine presse cléricale. Notez qu'il ne s'agissait pas de

critiques, mais d'injures, qu'on ne s'en prenait pas à la *Folle Chanson* pour des raisons d'esthétique, qu'on ne discutait point, comme le firent les journaux équitables, l'un ou l'autre détail de l'œuvre, mais qu'on attaquait l'œuvre et le sculpteur au nom de la pudeur et de la morale, scandalisées soi-disant par les plantureuses et triomphales nudités que M. Lambeaux publie avec toute la fougue et le sain lyrisme d'un descendant des Rubens et des Jordaens. Certes, il y avait lieu, je le répète, de discuter telle ou telle partie de ce groupe exubérant et quelques critiques s'acquittèrent de cette tâche avec autant de compétence que de loyauté et de courtoisie, tout en rendant hommage à la grande valeur d'un ensemble où les qualités l'emportent de beaucoup sur les faiblesses. Mais ce n'est pas ainsi que procédèrent les bashi-bazouks de la morale. Ils traitèrent la *Folle Chanson* comme s'il se fût agi d'un « outrage aux bonnes mœurs », et ils assimilèrent le sculpteur à un pornographe.

Et, comme lors de l'incident d'*Escal Vigor*, les cuistres du socialisme firent chorus avec les cancrelas de la presse cléricale. Le *Vooruit*, le journal de M. Ansele, député socialiste, à ce qu'il paraît excellent administrateur de coopératives, mais expert on ne peut plus récusable en matière artistique, enchérit de brutalité et d'intolérance sur les diatribes des calotins, ce qui lui valut même les compromettantes félicitations de ceux-ci. Heureusement, la ville de Bruxelles ne se laissa pas intimider par les criaileries de ces énergumènes et maintint bel et bien la commande qu'elle avait faite à M. Jef Lambeaux, répondant ainsi, non seulement au vœu des artistes, mais à celui de l'opinion publique, j'entends par celle-ci la seule qui importe : celle des esprits libéraux et éclairés, répudiant aussi catégoriquement les austérités et le terrorisme jacobins que l'hypocrisie et l'inquisition cléricales. Il s'en faut, d'ailleurs, je me hâte de le dire, que les néfastes touche-à-tout qui viennent de faire un nouveau fiasco exercent une action prépondérante dans leurs partis respectifs. Chez les socialistes ce ne sont point des lettrés et des esthètes comme les Picard, les Destrée, les Janson, les Vandervelde, les Furnémont, qui s'associeront aux mouvements de la chiennerie et du *mob* de leur parti, et il n'est jamais entré non plus dans ma pensée de rendre le catholicisme responsable des maladresses et des incartades de ses zéloteurs anonymes, mais, en ces temps de démocratie à outrance, où la masse et le tourbe des envieux, des ratés et des niveleurs à

tous crins sonne un hallali féroce contre toute élite et contre toute supériorité, la possibilité seule d'attentats du genre de ceux auxquels quelques olibrius se sont permis de se livrer contre un grand artiste, donne sérieusement à réfléchir et ne nous annonce rien qui vaille pour le jour où le flot égalitaire débordera les hommes de goût et de talent qui parviennent encore à le retenir.

A ce propos, je relisais l'autre jour *Stello*, d'Alfred de Vigny, et notamment *Une Histoire de la Terreur*, où ce conseiller mélancolique et hautain d'honneur, de stoïcisme et de silence, établit un si lucide rapprochement entre un fanatique catholique comme Joseph de Maistre et un illuminé jacobin comme Saint-Just, et où il montre les guerres, les massacres, les supplices, comme la conséquence identique de théories qui ne sont qu'en apparence à l'antipode l'une de l'autre. Partis de deux fanatismes différents, ces deux hommes sanguinaires se rencontrent avec le bourreau pour prêtre commun. Et ce passage où Robespierre et Saint-Just font la leçon à Joseph Chénier. « En général, dit le premier de ces démagogues, je regarde les écrivains comme les plus dangereux ennemis de la patrie. Il faut une volonté *une*. Nous en sommes là. Il la faut républicaine (1) et pour cela il ne faut que des écrits républicains (1), le reste corrompt le peuple. »

Et Saint-Just de prescrire leur besogne aux poètes. Ils seront tenus de publier le premier de chaque mois un hymne en l'honneur de l'Éternel et des bons citoyens, comme le voulait Platon. Ainsi le 1^{er} de germinal ils célébreront la nature et le peuple; en floréal, l'amant et les époux; en prairial, la victoire; en messidor, l'adoption; en thermidor, la jeunesse; en fructidor, le bonheur; en vendémiaire, la vieillesse; en brumaire, l'âme immortelle; en frimaire, la sagesse; en nivôse, la patrie; en pluviôse, le travail; et en ventôse, les amis...

— Oui, s'écrie ironiquement Joseph Chénier en écoutant ce joli programme, la poésie impérative, l'inspiration ou la mort!

En ce même chapitre qui me paraît tout à fait d'actualité, à l'heure où l'*individualisme* se voit inquiété à la fois par la plèbe cléricale et le troupeau collectiviste, Alfred de Vigny fait dire à Robespierre: « Nulle race n'est plus dangereuse

(1) Remplacez républicain par socialiste, et ces lignes pourraient être signées d'un des Robespierrots de ce temps.

pour la liberté, plus ennemie de l'égalité que celle des aristocrates de l'intelligence, dont les réputations isolées exercent une influence partielle, dangereuse et contraire à l'unité qui doit tout régir. »

Plus loin, s'élevant à d'admirables altitudes philosophiques, Vigny généralise encore et va jusqu'au bout de sa pensée en proclamant l'antinomie absolue du *pouvoir* et de la *poésie*.

» Les hommes du pouvoir foulent les arts sous leurs pieds. Leur sentiment est l'envie, leur idée est *l'inutilité des arts à l'état social*.

» La pantomime de tous les hommes du pouvoir en face du poète est un sourire protecteur et dédaigneux, mais tous sentent au fond du cœur quelque chose comme la présence d'un Dieu supérieur.

» Et en cela ils sont encore bien au-dessus des hommes vulgaires, qui, ne sentant qu'à demi cette supériorité, éprouvent seulement près des poètes *cette gêne que leur causerait aussi le voisinage d'une grande passion qu'ils ne comprendraient pas* (1). Ils ont la gêne que sentirait un fat ou un froid pédant, transporté subitement à côté de Paul au moment du départ de Virginie; de Werther au moment où il va saisir ses pistolets; à côté de Roméo quand il vient de boire le poison; de Desgrieux quand il suit pieds nus la charrette des filles perdues. Cet indifférent les croira fous indubitablement, mais il sentira pourtant quelque chose de grand et de respectable dans ces hommes voués à une émotion profonde et il se taira en s'éloignant, se croyant supérieur à eux parce qu'il n'est pas ému. »

N'est-ce pas que ces lignes sont d'application constante et que ce qui se passe en ce moment leur prête une amère et poignante vertu augurale ?

Pour en revenir aux choses de Belgique, récemment, en réponse aux prétentions et aux sottises de nos petits Saint-Just, transfuges d'instituteurs de village ou aussi sordides rimeurs que Robespierre lui-même, un journal, *l'Etoile Belge*, publiait cette amusante série d'aphorismes détachés, disait l'auteur de l'article, *d'un carnet de notes perdu par un La Rochefoucauld rouge* :

« L'Art nouveau doit sortir du Peuple et rentrer en lui. — L'Art doit être la respiration du Peuple. — L'Art doit être à nous, comme la Science. Tout doit être à nous... — De

(1) Image saisissante. C'est bien cela.

même que la Convention décrétait les victoires, le Peuple décrètera les chefs-d'œuvre. — Toute œuvre d'art qui n'est pas faite pour le Peuple renferme un germe de mort. Et le Peuple c'est nous. — L'artiste qui ne travaille pas pour nous est un parasite... — Dans la société collectiviste, nous jugerons sans appel l'artiste et son œuvre. Si l'œuvre est belle, le Peuple rétribuera l'artiste et lui permettra d'en faire une autre, qui sera jugée à son tour de la même façon. Si l'œuvre est mauvaise, l'artiste sera versé parmi les travailleurs manuels. — De cette manière l'artiste sera enfin libre, et toutes les œuvres d'art seront faites pour nous. »

On ne crève pas de plus espiègle façon les petits ballons d'essai que, de temps en temps, l'un ou l'autre grotesque du socialisme fait monter, sans doute en dépit de ses confrères, dans le principal moniteur du parti. C'est avec la même verve que le chroniqueur en question s'amusa un jour d'un mirifique projet de loi dudit novateur, d'après lequel le choix de la carrière à suivre par les élèves de nos établissements d'enseignement moyen aurait dépendu, en suprême ressort, de la volonté du professeur !

Il n'y a pas que les cuistres qui jouent de malheur en ce moment. Les mauvais peintres et les faux artistes écopent aussi. Ainsi il n'est question, dans le *Landerneau* de nos broyeurs de couleurs, que de la mésaventure survenue à un peintre très officiel, *persona grata* du parti actuellement au pouvoir. M. Juliaan De Vriendt, le nouveau directeur de l'Académie de peinture d'Anvers et recteur de l'Institut supérieur des Beaux-Arts établi dans la même ville, qui doit cette haute situation bien plus à son cléricisme qu'à son talent de peintre, désirait faire partie de la Société des Beaux-Arts qui réunit depuis plus d'un demi-siècle tous nos artistes de marque. En même temps, il posait sa candidature à la vice-présidence de ladite Société, conformément à la coutume traditionnelle d'après laquelle ces fonctions honorifiques ont toujours été remplies par le directeur de l'Académie d'Anvers. C'est ainsi que le baron Wappers, N. de Keyzer, Verlat, voire Albrecht De Vriendt, frère du directeur actuel, se succédèrent comme de droit au fauteuil de la vice-présidence en question. Or voici que la société des Beaux-Arts ayant eu à se prononcer sur la double candidature de M. de Vriendt a décidé par une forte majorité de ne pas même l'admettre comme simple membre. C'est une mortification pour le peintre, mais le camouflet est peut-être plus rude

encore pour le gouvernement qui l'appela à la tête de l'Académie en dépit du sentiment des artistes de tout le pays. C'était déjà bien assez d'un premier de Vriendt; c'était trop d'en favoriser un second, aussi bon catholique, sans doute, mais certes non moins neutre barbouillard que le premier. Il était gravement temps de placer enfin à la tête de l'Institut fondé par David Teniers un vrai maître, un artiste de prestige et d'expérience tel que notre grand Alfred Stevens.

Il y a quelques mois, je vous entretenais de la mort de Peter Benoit, directeur du Conservatoire flamand d'Anvers. Il s'est agi aussi de trouver un successeur à cette fière personnalité. Cette fois le gouvernement a fait un heureux choix en nommant M. Jan Blockx, compositeur du plus grand mérite, auteur de *Princesse d'Auberge* et d'*Ulenspiegel*, deux opéras de demi-caractère dont je vous ai parlé avec éloge et dont le premier, — grâce surtout à un tableau, merveilleux de verve et d'entrain, qui se passe en temps de carnaval, sur la Grand'Place de Bruxelles, à l'époque de Marie-Thérèse, — a fait son tour d'Europe en attendant de parcourir l'univers comme *Cavalleria Rusticana*.

Au commencement de l'été, la *Cantate de Rubens* de feu Benoit a été exécutée, avec grand succès et de probe et consciencieuse façon, dans le vaste hall du Palais du Cinquante-naire à Bruxelles, et plus récemment, la même œuvre magistrale a été interprétée, par les mêmes masses chorales et instrumentales, et, cette fois encore, sous la direction du vaillant conductor Keurvels, en plein air, sur la place Verte d'Anvers, au pied de la tour de la cathédrale, où elle inaugura, en 1876, les fêtes du troisième centenaire de la naissance du Titan de la peinture. Cette partition, œuvre décorative brossée à traits larges et puissants, une sorte de fresque musicale, n'a rien perdu de son ampleur, de sa majesté, de son coloris et de son entrain populaire; elle demeure une des compositions les plus originales de ce musicien plus éloquent que passionné que l'on a appelé avec raison un tribun de la musique.

Depuis une couple d'années, la mort fauche sans relâche dans les rangs de nos bons musiciens. C'est une véritable défilade. Joseph Dupont, l'éminent chef d'orchestre, qui, malgré toute la science et l'acquis de son successeur M. Sylvain Dupuis, n'a pas été remplacé encore comme âme, ou pour employer l'expression de Dupont comme « estomac », à l'orchestre de la Monnaie ou à celui des Concerts Populaires, ouvrit la liste

funèbre ; puis ce fut le tour d'Oscar Stoumen, qui collabora si longtemps avec lui à la prospérité artistique de notre Opéra ; quelque temps après, on apprit la mort de Franz Servais, le musicien de nature à la fois parnassienne et wagnérienne dont je vous entretenais l'autre fois ; ensuite, ce fut un véritable deuil national : la disparition de Peter Benoit ; enfin il y a quelques mois le monde musical déplora la perte de M. Joseph Mertens, un compositeur aimable et le meilleur des hommes, qui connut des succès de théâtre avec son *Capitaine Noir*, un opéra applaudi en Belgique, en Hollande et en Allemagne. Mertens était inspecteur général de nos écoles de musique, une sinécure que nul n'enviait à ce brave homme universellement aimé, et qui lui laissait assez de loisirs pour lui permettre de diriger durant plusieurs saisons tantôt l'Opéra de la Haye, tantôt le *Liceo* de Barcelone. C'est lui qui monta au *Liceo* plusieurs des grandes œuvres de Richard Wagner. Dans sa jeunesse, Mertens avait fait florès comme violoniste et s'il n'eût pas été piqué par la tarentule du théâtre, il serait sans doute arrivé à la gloire des Vieuxtemps, des Bériot et des Ysaye. Dans son bagage de compositeur je préfère ses mélodies pour chant et piano, dont plusieurs sont exquis, en dépit ou plutôt, pourquoi ne pas l'affirmer, à cause de leur sentimentalisme romantique. Ces jolies pages ne sont peut-être pas tout à fait dans le goût ; ou du moins dans le style du jour, mais cela n'empêche qu'elles dégagent un parfum de fraîcheur et de sincérité auquel on ne se trompe point et qui leur assure de survivre à bien de prétentieuses et laborieuses machines turbinées et potassées par nos dédaigneux forts en thème. Au nombre des meilleures mélodies de Mertens figurent *Sterreken*, et *Kom, de Liefde lacht*, composées sur des paroles flamandes de M. G. Antheunis. Mertens avait été profondément atteint, par la mort, l'année d'avant, de sa femme, une musicienne accomplie et une personne exquise. Il laisse un fils, M. Georges Mertens, qui décrochait, au Conservatoire de Bruxelles un premier prix de violoncelle, avec la plus grande distinction, l'avant-veille de la mort de son père.

Par une étrange coïncidence, Mertens n'a précédé que de quelques jours dans la tombe sa protectrice, Mlle Euprosine Beermaert, sœur du ministre d'Etat, et Mme Marie Collart, une de nos femmes-peintres les plus distinguées. Mlle Beermaert, représentée au Musée de Bruxelles par une couple de bons paysages, possédait une grande fortune dont elle faisait

un emploi très intelligent et dont elle lègue une partie aux artistes besogneux. C'est dans les salons de Mlle Beernaert qu'on exécuta, en primeur, la plupart des œuvres de Joseph Mertens.

Puisque je parle des morts, je vous signalerai un volume de proses de feu Fernand Brouez, l'admirable et inoubliable fondateur et directeur de la *Société Nouvelle*, volume pour lequel M. Hubert Krains a écrit une préface pleine de tact, de pénétration et de ferveur.

Et, en fait de livres nouveaux dus à des auteurs de ce pays, je me permettrai de recommander à l'attention de Rachilde, la *Ferme aux Grives* (1), de M. Georges Garnir, un délicieux roman de demi-teinte, dont les paysages mosans ou les intérieurs de ferme traités comme à l'aquarelle font songer au meilleur Theuriet, et qui marque aussi par de nerveux et amusants croquetons de la vie des fêtards de la presse et des théâtres Bruxellois. A Louis Dumur, je signalerai *Yolaine* (2), une pièce de grand style et de noble allure, par M. Jehan Maillart.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

J.-J. David: *Troika*, Berlin, Schuster u. Loeffler, M. 3. — Stefan Grossmann: *Die Treue*, Vienne, Wiener Verlag, K. 2, 40. — W. Fred: *Briefe an eine junge Frau*, Berlin, Verlag der « Insel », M. 3. — W. Fred: *Giovanni Segantini*, Vienne, Wiener Verlag, K. 7. 20. — Felix Rappaport: *Die Verwandlungen des Dionysus*, Munich, Verlagsanstalt F. Bruckmann, M. 50. — Richard Muther: *Studien und Kritiken I*, Vienne, Wiener Verlag, K. 9, 60.

Sous le titre de **Lettres autrichiennes**, il serait intéressant de pouvoir donner ici de temps en temps un aperçu des publications nouvellement écloses sur les bords du « beau Danube bleu ». Mais pour ce faire il conviendrait, avant tout, de pouvoir indiquer ce qui distingue les écrivains d'Autriche de leurs confrères de l'empire allemand. Ils écrivent la même langue, mais leur sens des choses n'est pas le même. Franz Grillparzer, — que Jacques Morland nous a présenté dans une pénétrante étude que publie l'*Ermitage*, — Franz Grillparzer disait déjà : « Si du haut du Kahlenberg tu as vu le pays alentour, tu comprendras ce que j'écris et ce que je suis. » Et

(1) A Paris. Paul Ollendorff.

(2) Mons. Imprimerie L. Boland.